

11^{me} ANNÉE. - N° 379 B. - TOUS LES JEUDIS. - 6 MARS 1941. - 1 fr. 50

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



MARIANNE
MICHEL

La chanteuse de
charme que nous
verrons peut-être
bientôt à l'écran.

UNE DES « DEUX ORPHELINES »

ROSINE DERÉAN



Voi à deux mois que nous avons commencé à grouper ceux parmi nos lecteurs pour lesquels notre Revue n'est pas seulement une distraction d'un quart d'heure, un coup d'œil au passage à l'heure du café ou pendant un trajet en tram, mais un ami, un guide, voire un confident.

Le Club, pendant ces deux mois, n'est pas resté inactif. Il a pu offrir à vingt de ses amis, choisis parmi les premiers adhérents, une visite de studio — qui ne restera pas unique — au cours de laquelle, guidés par Jean Daurand, nos lecteurs ont pu pénétrer le fameux envers du décor. Il a tenu également à inviter tous ses adhérents — et il fera ce geste chaque fois que le caractère particulièrement intéressant d'un programme lui en donnera l'occasion — à un spectacle cinématographique qui comportait un film nouveau en version originale, un vieux film intentionnellement choisi pour servir de comparaison, et un documentaire illustrant les pas de géant accomplis par le cinéma en l'espace de quarante ans, depuis le premier « cinématographe » des frères Lumière.

Mais pendant ces deux mois, le principal de notre activité a été consacré à aménager un local où notre Club serait chez lui, où nos amis, aux heures de permanence, puissent, dans un cadre agréable, échanger idées et impressions, où nos vedettes, également, puissent trouver le contact direct avec leur public et ce public trouver auprès des artistes, dans nos conférences et nos discussions, le large panorama de la vie cinématographique d'aujourd'hui.

Ce Club est maintenant réalisé. Il comporte en plein centre, 45 rue Sainte, à deux pas de la Canebière et du Quai des Belges, une jolie petite salle avec une scène aménagée, estrade où défilèrent — nous n'en doutons pas — les artistes les plus aimés du public, tréteaux où pourront se succéder, comme en un véritable petit théâtre d'essai, les jeunes troupes de théâtre, les espoirs du music-hall d'art, tous les voisins de palier du cinéma comme les tenants de ce cinéma eux-mêmes : artistes, auteurs, techniciens.

C'est le Samedi 8 Mars, à 21 heures, que nous pendrons la crémillère à notre Club. Tous nos membres y sont cordialement invi-

Les « Deux Orphelines » se sont retrouvées à Marseille ! En effet, Renée Saint-Cyr est venue jouer au Gymnase et Rosine Deréan accompagne son mari, Claude Dauphin, dont l'activité déborde, en ce moment entre le studio de la rue Jean-Mermoz et l'auditorium de la rue Croix-de-Régner. Très gentiment et simplement, Rosine Deréan est venue nous rendre visite. Nous avons passé une heure exquise en sa compagnie, car c'est là une artiste qui parle beaucoup plus de l'art que d'elle-même, qui n'attache pas beaucoup d'importance aux potins et qui ne parle pas pour ne rien dire. Faut-il ajouter que ce sont des qualités qui ne sont pas trop fréquentes ?

— Depuis la fin décembre, je ne fais plus rien — nous confie l'héroïne des *Deux Orphelines* — c'est-à-dire depuis la date où nous avons terminé notre tournée des *Comédiens de France* qui a duré du 1^{er} septembre au 23 décembre et nous a conduits dans 98 villes !

L'interprète des *Deux Orphelines*, de *Cinq Gentlemen Maudits*, de Duvivier, de *Gigolette*, de *Lac aux Dames*, *Aux Urnes*, *Citoyens ! Ce cochon de Morin* et du *Chien Jaune* nous parle de son inaction actuelle sans la moindre amertume, mais on sent bien qu'elle ne demanderait pas mieux que de se rendre utile, de fournir un nouvel effort artistique. En bavardant avec Rosine Deréan et en nous remerciant ses créations toujours si fines et intelligentes, nous ressentons une gêne à l'idée que le cinéma d'aujourd'hui délaisse parfois trop les artistes éprouvés pour les remplacer par des visages nouveaux, certes, mais pas toujours heureuse-

tés et une permanence du secrétariat fonctionnera à partir de 17 heures dans les bureaux adjacents à la salle. De nombreux artistes parmi ceux tournant ou séjournant actuellement à Marseille, nous ont promis leur présence et si nous ne pouvons pas les nommer tous aujourd'hui, ne doutons pas que la liste qui figurera dans notre compte rendu sera impressionnante.

Samedi 8 mars, à 21 heures... Nous sommes sûrs que nous n'aurons pas besoin de répéter plusieurs fois cette date, pour que tous nos adhérents actuels y soient et pour qu'ils préviennent ceux de leurs amis qui voudront s'ajouter à la liste déjà nombreuse des adhérents du Club, qu'ils peuvent s'inscrire chaque jour, au bureaux du journal, 43, Boulevard de la Madeleine, et le samedi, de 17 heures à 18 heures, 45, rue Sainte.

ment choisis. Ceci est dit en général, car nous sommes persuadés que Rosine Deréan fera bientôt sa rentrée au studio. Personne ne s'en plaindra ! Quant au théâtre, il est très possible que celle qui reste toujours pour nous « une des Deux Orphelines » reparte en tournée avec de nouveaux sketches.

Sait-on que la mère de Rosine Deréan, une des plus belles femmes de France, joua dans plusieurs films ? Nous avons vu Exiane entre autres dans *Jack*, le film que le regretté Robert Saisreau tira de l'œuvre d'Alphonse Daudet. Pendant que nous évoquions ces souvenirs, Rosine Deréan fit une observation très juste :

— Ne trouvez-vous pas que ce sont des femmes comme Exiane qui se sont en quelque sorte sacrifiées pour l'art cinématographique ? A une époque où la technique était encore plus que rudimentaire, elles se laissaient volontairement enlaidir et servaient de bouc émissaire pour les futurs maîtres de la prise de vues ou du maquillage.

En nous quittant, Rosine Deréan promet de revenir et de nous amener son mari. Nous espérons qu'elle tiendra sa promesse et que nous pourrons bientôt parler des projets de Claude Dauphin.

Ch. F.



L'ITALIE CÉLEBRE

UN DIXIÈME ANNIVERSAIRE

par
JEAN DEVAU

graphique dans tous les pays et surtout en Amérique où depuis quelques temps elle



Al Jolson, héros des premiers films parlants *Le Chanteur de Jazz* et *Le Fou chantant*.

On célèbre en Italie les 10 ans du cinéma sonore et parlant. Disons tout de suite que les cinéastes italiens reconnaissent qu'en réalité le cinéma parlant est plus âgé. Ils rappellent même que le premier film parlant américain fut le *Fou chantant*, avec le célèbre Al Jolson, et qui apparut dès 1929 sur les principaux écrans européens.

Mais ils veulent célébrer, disent-ils, « les dix ans de son triomphe total sur les foules », triomphe qu'ils placent à cheval entre 1930 et 1931. Et ils pensent consacrer à la commémoration de cet anniversaire du film parlant... un film parlant qui en retracera la courte et riche histoire. Toutes les publications cinématographiques italiennes consacrent un numéro spécial à cet anniversaire. La thèse de la plupart d'entre elles est que le film parlant n'a fait que peu de progrès en 10 ans, et qu'il avait atteint presque dès sa naissance tous les perfectionnements qu'on lui connaît. A l'appui, ils citent deux films en exemple de perfection technique, et apparus en 1931 : l'un américain : *Alleluia*, de King Vidor, l'autre français, *La Chienne*, de Jean Renoir. Dans *La Chienne* disent-ils, « les effets de nuances dans le dialogue à peine murmuré, dans les bouts de phrases jetées là comme dans la conversation courante, étaient rendus avec la perfection qui n'a rien envoyé aux exemples les plus exaltés des réalisations postérieures comme *Aube Tragique* ou *Ombres Blanches*. »

Ce n'est pas une véritable découverte, disent-ils également, que celle du film parlant. On doit plutôt parler de la rencontre de deux recherches indépendantes et qui avaient toujours autrefois tenté de se rejoindre : la recherche de la perfection de la reproduction du mouvement et de la recherche du secret de l'enregistrement des sons. D'ailleurs, les premiers grands films parlants n'avaient pas de « colonne sonore », ils étaient accompagnés de disques, procédé auquel une grande marque voulut rester fidèle quelques années, mais qu'elle dut abandonner à cause de ses inconvénients d'encombrement et de fragilité.

En tous cas, le film parlant suscita immédiatement l'enthousiasme du public. « Il fut la cause, dit la revue officielle *Cinema* de la reprise subite de l'industrie cinématographique

végétait dans l'absence de toute nouveauté, ce qui réussit à ramener les foules dans les salles qui se vidaient peu à peu. »

La *Stampa* rappelle que le film parlant n'eut pas immédiatement l'approbation des artistes et des techniciens. Il y eut bataille entre ceux qui découvraient dans le nouveau moyen des possibilités merveilleuses, et ceux qui y entrevoyaient un germe de corruption artistique, une menace mortelle à la pureté fantastique des images muettes, libres de toute sujétion du dialogue, dans leur déroulement, qui pouvait être confié rigoureusement à la loi de la fantaisie créatrice...

L'organe italien rappelle les longues discussions d'alors. Il rappelle aussi que, pendant les polémiques et cet échange de diatribes, les foules se précipitaient dans les salles et décidaient ainsi par leur accueil le triomphe du parlant. La discussion n'est pas finie. Mais elle s'affaiblit peu à peu et n'intéresse plus que des cercles restreints...

Et d'ailleurs, conclut la *Stampa*, à l'appui de l'enthousiasme des spectateurs est venue l'adhésion totale des artistes à qui le film parlant a fourni de nouveaux et extraordinaires moyens d'enrichir leur propre gamme d'expression.

IL Y A DIX ANS...

Le mois de février 1931 n'a pas apporté grand-chose aux amateurs de cinéma dans le domaine des films nouveaux. Comme production française, on ne vit guère que *L'Etrangère*, réalisée par Gaston Ravel et son inséparable assistant Tony Lekain et qui marquèrent les débuts à l'écran sonore d'Elvire Popesco entourée de Fernand Fabre, Henri Debain, Emile Drain, Maxudian, Cady Winter, Tonia Navar et Oga Day ; et *Caïn*, de Léon Poirier, avec Rama-tahé et Thomy Bourdelle, un des plus fidèles interprètes de ce réalisateur. Comme films américains : *Revanche*, une histoire de cirque avec Helen Twelvetrees, Fred Scott, Geor-

ge Fawcett, Bryant Washburn et Chester Conklin, et l'opérette de Lubitsch *Monte-Carlo* avec Jeannette Mac Donald et Jack Buchanan.

Voilà pour les présentations de films. En tant que faits marquants il convient de signaler que Suzy Vernon venait de rentrer d'Amérique, que Charlie Chaplin venait de présenter à New-York *Les lumières de la ville* et que les metteurs en scène Charles de Rochefort, Louis Mercanton et Alberto Cavalcanti venaient de démissionner de la Paramount, ce qui, pratiquement, annonçait déjà la faillite de la formule des « versions » pyglottes.



GINETTE LECLERC et RAIMU dans *La Femme du Boulanger*, qui est à sa deuxième année de projection à New-York.

Les « visites » se sont ou vont incessamment se mettre au travail; Michèle Morgan travaille son texte pour le film qu'elle va commencer à tourner, sous la direction d'un des plus grands metteurs en scène d'Hollywood: Léo Mac Carey, le réalisateur d'*Eile et Lui*, la distribution n'en est pas encore arrêtée mais Michèle a pu réaliser un de ses rêves, déjà, elle aura comme partenaire Cary Grant.

Simone Simon attend et si les bruits les plus multiples comment, il n'est possible d'en révéler aucun, car rien n'en est encore décidé. Julien Davivier, à peine arrivé, se mettait à l'œuvre et il tourne en ce moment *Have been here before* avec Merle Oberon comme vedette. Le public américain attend avec une curiosité impatiente cette œuvre: Quel sera le nouveau visage de Cathy des *Hauts de Hurlevent* sous la direction du metteur en scène de *Toute la Ville danse*?

La presse montre un intérêt grandissant pour le cinéma que pourtant elle a toujours mis en bonne place. Il faut dire que les producteurs américains ont décidé d'intensifier la publicité pour leur production qui voit son marché mondial diminuer de façon considérable en suite des événements européens. 438 films sont sortis au cours de la

saison 1940. Ce chiffre qui nous paraît énorme est néanmoins légèrement inférieur à celui des années précédentes mais il faut dire que par contre, si la quantité est moindre la qualité moyenne est, de beaucoup, supérieure. Parmi des œuvres de classe le film le plus marquant est sans contredit *La Lettre*, tiré de la nouvelle de Somerset Maugham. C'est une nouvelle victoire pour Bette Davis qui conserve son titre de « première comédienne d'Amérique ». Ses partenaires sont Herbert Marshall et James Stephenson.

On continue à voir beaucoup de films d'aventures puisés dans l'histoire de la colonisation américaine qui a déjà fourni les bandes les plus spectaculaires de ces dernières années; c'est *Santa Fé Trail*, où nous retrouvons le couple Eroll Flynn-Olivia de Havilland, c'est un nouveau *Texas Rangers*, où Gary Cooper tourne bien des têtes (à commencer par celle de Madeleine Carroll) rangé dans le splendide uniforme rouge de la police montée canadienne; c'est *The Great Wrath*, film d'un étonnant réalisme, qui traite de la rivalité entre les états d'Oklahoma et de Californie. Ce film interprété par Henry Fonda a été désigné comme le meilleur de l'année par l'association de la presse New-Yorkaise et le comité de Censure —

LE CLIPPER EST ARRIVÉ

Nouvelles recrues au travail.

Ce qu'on voit sur les écrans.

L'opinion des critiques.

Les films de France.

car la censure américaine n'étonne pas seulement, elle sait aussi applaudir à ses heures.

Quant à ce qu'on appelle en Europe la *Comédie américaine*, elle ne perd pas ses droits; nos metteurs en scène savent toujours raconter les heurs et malheurs des familles américaines, embrouillées dans les complications matrimoniales. Depuis cinq semaines l'écran du Radio City Music Hall est tenu par *Philadelphia Story* où l'on voit se déchaîner un inimitable trio: Katharine Hepburn, James Stewart et Gary Grant.

La comédie musicale qui ne connaît pas la vogue de naguère peut néanmoins figurer sur ce palmarès avec *Love thy Neighbor*, *Tin Pan Alley* où nous retrouvons Alice Faye, Betty Grabbie, Jack Oakie et John Payne dans une « histoire de scubrette avant 1914 »; et enfin l'inévitable « grand spectacle » fastueusement monté autour de Jeanette Mac Donald et Nelson Eddy: *Bitter Sweet*.

Parmi les œuvres dites sérieuses, l'une d'elle a été retenue à la suite d'un concours par le journal corporatif *Film Daily*, c'est *Rebecca*, d'Alfred Hitchcock, avec Jean Fontaine et Laurence Olivier, qui a eu les suffrages de 546 critiques.

On parle également beaucoup de *Victoire*, tiré du roman de Joseph Conrad et de *Lady in Question*, pour ce dernier ce n'est pas tant sa valeur propre qui lui vaut son succès, car il est un peu décevant mais chacun veut le comparer au film français qui est considéré à l'unanimité comme infiniment supérieur: *Lady in Question* n'est en effet que l'adaptation de *Gribouille*.

Car les films français connaissent toujours une vogue considérable, pas tous évidemment: ainsi *l'Épervier* ou *l'Homme du jour* ont été de véritables fiascos. Il faut dire que ces films sont anciens et passaient en même temps ou presque, que des œuvres telles que *L'Empreinte du Dieu*, *Hôtel du Nord* et surtout *La Femme du Boulanger* qui, au Théâtre World, en est à sa deuxième année.

Joseph de VALDOR.

DE MOZART A MIRANDE.

SIX PETITS RIENS AU STUDIO

C'est une curieuse impression qu'on ressent lorsqu'on pousse la porte d'un studio: qu'y aura-t-il de l'autre côté cette fois-ci? Oh certes, les projecteurs sont toujours là, en files disciplinées et numérotées, les kilomètres de câbles encombrant avec la même ténacité tous les passages comme autant de pièges à indiscrets, et les machinistes ont gardé leur pas circonspect et affairé à la fois comme s'ils l'avaient mis au point après de longues répétitions. Mais savoir si, une fois franchis la porte et les couloirs, c'est un palais à colonnades majestueuses qui vous attend ou un boudoir de dame du monde ou un pont-levis de château-fort ou un hall de gare ou un humble et crasseux berge de port de mer?

Ce jour-là, c'était une loge de la Comédie-Française, à laquelle on accédait par un large couloir de la Comédie-Française, au milieu d'un va-et-vient d'acteurs de la Comédie-Française dans les costumes du *Misanthrope*. Dans la loge, il y a Cécile Sorel, et son habilleuse qui est Thérèse Dorny, et une caméra montée sur un chariot silencieux auquel s'agrippent des gens qui, eux, n'ont rien de la Maison de Molière: Raymond Lebourcier, frais et rose sous l'éclat des projecteurs, et Willy, et tout leur état-major. Une ouvreuse apporte un pneu, Cécile Sorel l'ouvre, change de couleur — comme on dit —, le passe à Thérèse Dorny, fait quelques pas vers la caméra, et gémit:

— Non, non, ce n'est pas possible...

A quoi Lebourcier, calme et olympien, répond aussitôt:

— Très bien, encore une fois...

J'ai attendu une demi-douzaine de pneus que l'ouvreuse, inlassable, apportait après chaque « très bien » de Lebourcier. Puis, au moment où Cécile Sorel « changeait de couleur » pour la septième fois — ce petit rien à pneus semblait présager un dénouement triste —, je passais sur le plateau voisin. On y accédait à travers une salle à manger de maison bourgeoise, et l'on se trouvait aussitôt dans une sorte de petit bureau de poste où, sur la banquette d'attente, Philinte devisait avec Alceste en grillant des cigarettes, car c'était le seul endroit où il faisait frais. Derrière le guichet grillagé on voyait un coffre-fort et tout à côté un fauteuil pliant marqué « M. Raimu ». Le coffre-fort était d'ailleurs en contre-plaqué, et quand le régisseur vint appeler Alceste et Philinte parce que l'on retournait leur scène à eux, c'est Erwin et Oury qu'il les appelait...

A vrai dire, le bureau de poste, faut-il

ajouter, n'était pas un bureau de poste, même pas un bureau de poste de studio. C'est simplement le guichet du cuisinier où Fernandé, en uniforme de croque-mort, viendrait toucher un nombre impressionnant de billets de mille que l'un des six petits riens du film de Mirande lui auront valu. Et si Jules Berry, m'explique M. Martinetti, le régisseur général du film, si Jules Berry y est pour quelque chose dans cette fortune subite de Jean Astier-Fernandé, désigné dans le scénario comme « industriel » parvenu, Raimu, en tout cas, n'y est pour rien, malgré son fauteuil attiré là par le charme de l'encroûte. Car lui n'est que le pauvre M. Charpillon, vieux garçon de cinquante ans, qui s'était mis en tête qu'une gosse comme Janine Darcey pourrait l'aimer.

Pour Raimu comme pour Fernandé comme pour les autres, il y a ainsi un « petit rien » qui décide de leur vie, qui les enrichit, les appauvrit, les empêche de faire une bêtise ou au contraire les précipite dans le drame. La fameuse peure de banane, le nez de Cléopâtre, l'histoire et la banale réalité quotidienne font ainsi leur entrée au studio. Pour Claude Dauphin, c'est un tableau tombé dans le ruisseau et revendu par un concierge à un amateur qui décide de sa célébrité de peintre. Pour l'auteur dramatique Brignolles — Mirande ne s'est pas contenté de l'imaginer, il le campe en personne sur l'écran —, c'est un portefeuille perdu et rapporté qui lui fait retrouver son bonheur familial, car c'est grâce à ce petit incident que Simone Berriau l'arrachera des bars de Suzy Prim. Et ainsi de suite.

Ainsi de suite pour tout le monde, et dans cette suite qui a rempli les studios marseillais pendant un mois des principales vedettes de l'heure, il y a encore Tramel, concierge, et

Andrex, son fils, humble pion devenu auteur célèbre, et Jean Daurand, son ami, qui plaidera la cause du théâtre auprès du vieux concierge tétu. Et Mercanton encre, et Lydie Vallois, et des jeunes parmi lesquels Arbessier — à l'aise derrière son monocle de comte comme s'il l'avait porté toute sa vie — et Michèle Olivier et Hubert et Jacqueline Paris. Car Yves Mirande a compris que les petits rôles sont des rôles aussi, pas seulement pour le cinéma américain.

Dans la loge de la Comédie-Française, Raymond Lebourcier en est à son dernier pneu. La caméra est sortie dans le couloir, s'est reculée jusqu'à l'extrémité du décor, tous les feux sont braqués sur la porte de la loge. La script-girl, en vitesse, rectifie l'alignement d'un tableau, fait tirer le tapis. Un roi — c'est Lucien Brulé — sort de la loge, marche droit sur la caméra, la contourne, s'arrête.

— Merci, dit Lebourcier.

— Je recommence? demande le roi.

On recommence. De nouveau la porte s'ouvre, de nouveau le roi sort de la loge de Cécimène, de nouveau Thérèse Dorny fait sa révérence et de nouveau Alceste-Jacques Erwin glisse à l'oreille de Philinte-Gérard Oury:

— Elle ne s'embête pas, notre Cécimène.

Une visite de roi, c'est, dans le sketch de Cécile Sorel, le petit rien avec sa séquelle de conséquences incalculables, un hasard qui brise une vie. La musique de Mozart, sur l'écran, l'enchaînera au petit rien suivant. Au studio, il y a le metteur en scène et son refrain:

— Très bien, encore une fois!...

Léo SAUVAGE.



FERNANDEL et JULES BERRY dans *Les Petits Riens*.

UN GRAND ACTEUR FRANÇAIS.



avec Junie Astor dans
Le Coupable

Chaque fois que, arrivant à Marseille, — ou en partant — je descends — ou je monte — les degrés de l'escalier monumental qui unit la gare Saint-Charles à la ville, je pense à Pierre Blanchar... Association d'idées bizarres, pensera-t-on. Voire !

La guerre de 1914-1918 venait de s'achever. On était encore dans l'euphorie créée par l'armistice. Pierre Blanchar se trouvait dans un dépôt marseillais. Il avait été mobilisé alors qu'il achevait ses études à Bougies, sa ville natale et qu'il y préparait l'examen d'admission au long cours. Il avait été envoyé au front, s'y était vaillamment comporté, y avait été blessé et gazé et ayant à peu près achevé sa guérison, il avait été renvoyé dans un dépôt. Là il attendait le jour où il pourrait être démobilisé. Et, pour occuper les loisirs qui lui créaient cette attente, Pierre Blanchar lisait. Il lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Il lisait même les journaux... Et c'est dans un journal qu'il découvrit, un soir de désœuvrement et de mélancolie, les quelques lignes qui devaient orienter sa vie dans la voie où le succès l'attendait. Ces lignes annonçaient que des auditions

auraient lieu quelques jours plus tard à l'Odéon, Second Théâtre Français, en vue d'engagement d'artistes.

Comment cette banale information fit-elle naître dans l'esprit du jeune soldat le désir de « faire du théâtre » ? Mystère... Mystère de l'éveil de la vocation... Pierre Blanchar, élevé dans un milieu bourgeois et commerçant, dans le voisinage d'un port, n'avait jamais tourné ses rêves que vers la mer... Toujours est-il que, sans perdre une seconde, Blanchar demanda une permission afin d'aller à Paris et de tenter sa chance. La permission lui fut accordée en principe, mais le jour du départ arriva sans qu'elle eut été remise. Enfin, étant allé frapper une fois encore à la porte du Bureau, et ayant obtenu ce qu'il désirait, Pierre Blanchar ne fit qu'un saut jusqu'à la gare dont il escalada les hauteurs sans reprendre haleine, bouscula les gens qui attendaient devant les guichets et arriva sur le quai au moment où le convoi démarrait... Ouf ! Il était temps ! Quelques secondes de plus, le train était raté... Adieu l'audition et tous les espoirs qu'elle contenait !

Le jeune soldat consacra son voyage à apprendre une scène de *Pelléas et Mélisande*, — l'œuvre de Maeterlinck était une de celles qu'il venait de découvrir et il en avait glissé une brochure dans la poche de sa capote. Ce fut cette scène qu'il donna pour son audition — avec une Mélisande choisie parmi les jeunes comédiennes venues, elles aussi, tenter leur chance, et qui lui valut de s'entendre dire par le directeur de l'Odéon, Paul Gavault : « Je ne peux pas vous engager, mais je vous conseille de vous présenter au Conservatoire ! »

Pierre Blanchar suivit ce conseil, affronta le concours d'admission, fut agréé et deux ans plus tard, n'ayant remporté qu'un second prix alors qu'il comptait sur un premier que tout le monde lui prédisait, il quitta le vieil établissement de la rue de Madrid re-

nonçant à la troisième année d'enseignement officiel à laquelle il avait droit.

En même temps que lui prenait son vol Charles Boyer qui venait de trouver la même déception et qu'emportait le même besoin de liberté. Les deux jeunes comédiens qui étaient d'excellents amis et qui le sont demeurés se retrouvaient quelques semaines plus tard sur la scène du Théâtre Antoine pour y créer *La Dolorès*, de Félicy Colina, adaptée par Félix-Henri Michel. Le deuxième acte de *La Dolorès* valut un accueil triomphal au jeune acteur que le lendemain toute la critique découvrait et bombardait d'éloges.

Dès lors la carrière théâtrale de Pierre Blanchar s'est déroulée sans heurts, harmonieuse et sûre, marquée de pierres blanches qui ont pour titres : *La Captive*, *Le Geste*, *Pelléas et Mélisande*, *La Vierge au grand cœur*, *Le printemps des autres*, *Nous ne sommes pas mariés*.

Moins facile, plus mouvementée, fut sa carrière cinématographique, en ces temps lointains du muet ; le jeune acteur n'avait tout d'abord vu dans le cinéma qu'un gagne-pain, un gagne-pain modeste, à en juger par le premier rôle qui lui fut confié et pour lequel tous les frais payés — il avait dû louer une redingote et acheter un chapeau haut-de-forme — l'affaire se solda par un bénéfice de cent sous... Mais si peu que ce fût, une thune c'était encore quelque chose ! Pierre Blanchar faisait donc du cinéma, consciencieusement certes, mais sans grand entrain. Pour tout dire, la foi lui manquait.

Un jour vint pourtant où Pierre Blanchar grâce à Léon Poirier, trouva sa vocation cinématographique. Léon Poirier qui était directeur artistique de la production Gaumont — où il était entouré de Marcel L'Herbier, Henri Desfontaines et Louis Feuillade — avait cherché un artiste capable de camper le personnage de Lamartine. Ce fut sur Pierre Blanchar que son choix s'arrêta. Choix heureux aussi bien pour le metteur en scène que pour l'acteur puisque ce fut le travail qu'il accomplit sous la direction de Poirier qui révéla à Blanchar ce qu'est le Cinéma !

PIERRE BLANCHAR

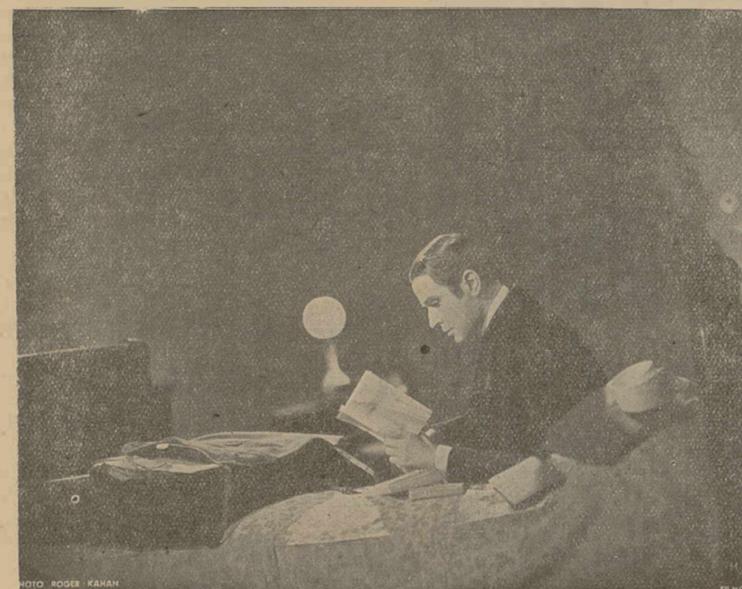
VU PAR
RENÉ
JEANNE



La Terre Promise, tournée aux côtés de Raquel Meller sous la direction d'Henry-Roussel, acheva de conquérir Pierre Blanchar au Septième Art. Puis, ce furent *Le Joueur d'Échec*, dirigé par Raymond Bernard, *La Valse de l'Adieu* où il retrouva Henry-Roussel... Dès lors le cinéma tenait autant de place que le théâtre dans la vie de Pierre Blanchar, il lui valait autant de succès, autant de sympathie de la part des spectateurs, il lui prenait autant de son activité, de son intelligence, de son cœur.

L'apparition du *parlant* ne fit qu'élargir la place occupée par Blanchar dans la vie cinématographique et ce n'est que justice, car, étant donnée sa formation double, l'interprète de *La Dolorès* et de *Jocelyn* était, dès la première heure, parmi ceux qui n'avaient aucun effort à faire pour s'adapter aux exigences de la nouvelle technique. Le *parlant* apporta donc à Pierre Blanchar l'occasion de prouver sa maîtrise d'expression aussi bien devant l'objectif que devant le micro et il suffit de voir le personnage qu'il incarne dans *Un car-*

Dans une scène dramatique du *Coupable*



net de Bal de Julien Duvivier pour se rendre compte que ce que Pierre Blanchar fait, il est seul à pouvoir le faire. Rappelons aussi *L'Affaire du Courrier de Lyon*, *Cette Vieille Canaille*, *Le Coupable*, *La Dame de Pique*.

Son talent fait de simplicité et de naturel — ces deux qualités s'appuyant sur un don très sûr d'observation — se colore chaque fois que cela est utile d'un romantisme très personnel un romantisme infiniment nuancé, qui s'exprime en sourdine, que l'on devine dans les dessous du personnage plutôt qu'on ne le remarque dans ses gestes... Et c'est de ce mélange de réalisme et de romantisme qu'est fait le talent si personnel de Pierre Blanchar talent qui rend à la fois humains et exceptionnels tous les personnages qu'il se charge d'animer. Imaginez par exemple le personnage du « docteur marron » de *Carnet de Bal* interprété par un autre — celui que vous voudrez — et vous comprendrez quel collaborateur Pierre Blanchar est pour un auteur de films, collaborateur d'autant plus précieux que le registre de son talent s'étend lorsqu'il le faut jusqu'à la légèreté. Voyez au théâtre *Nous ne sommes pas mariés* et au cinéma certains passages de *Nuit de Décembre*.

Vous comprendrez aussi pourquoi je pense à Pierre Blanchar chaque fois que je passe près de la gare Saint-Charles et vous vous réjouirez comme moi qu'un jour au lendemain de l'autre guerre, un jeune soldat ait reçu sa permission assez tôt pour ne pas rater le train qui devait l'emporter vers Paris..

ELLES SONT VRAIMENT

3 SOEURS

On a tellement vu, au music-hall ou ailleurs de ces sœurs par la grâce de leur agent de publicité, que l'on en reste un peu sceptique. Toutes ces sœurs Lane, cela semble un peu étonnant, et chacun de hocher la tête avec un air renseigné et pourtant elles sont bien authentiquement sœurs, toutes filles de Mme et M. Mulican, car elles ne s'appellent pas Lane, ce pseudonyme sonore fut choisi par les deux aînées : Lola et Léota lorsqu'elles débutèrent, l'une à l'écran l'autre à la radio; pseudonyme que les deux autres : Rosemary et Priscilla conservèrent lorsqu'elles se sont jointes à l'équipe. Leur histoire serait trop longue à raconter : Les succès de Lola, l'ascension de Rosemary; la rencontre de Priscilla avec Waning, le chef d'orchestre qui l'engagea sur l'heure; l'entrée de l'orchestre Waning au studio, la réussite dès ce jour, de Priscilla et à sa suite, du trio Lane... longue histoire, belle histoire, Toujours est-il qu'à l'heure actuelle, toutes ensemble elles ont atteint la renommée mondiale. Cette réussite familiale est une chose assez exceptionnelle dans l'histoire du cinéma. Habituellement dans l'équipe, un élément se révèle qui éclipsé les autres, ce fut le cas pour les sœurs Bennett comme pour les sœurs Young, ce alors l'une ou l'autre change de nom afin de tenter des carrières nettement distinctes.

Ici, bien au contraire, elles avancent toutes ensemble, jamais le terme de fraternelle ne trouva plus juste illustration et c'est je crois ce qui les rend les plus humaines, les plus proches de nous, des vedettes hollywoodiennes. Je crois que c'est à cause de cela que si je devais tomber amoureux d'un des visages de l'écran, ce serait de l'une des sœurs Lane (Priscilla probablement, mais ceci est une autre histoire.)

De toutes, elles sont les plus proches de nous, les plus naturelles et semblables à nous-mêmes, à elles seules nous accordons de sentir comme nous, de voir la vie comme nous, avec ses grandes et ses petites choses et si d'aventure, l'une d'elles sortait du cercle magique pour venir s'asseoir à côté de nous dans la salle, nous en serions très heureux évidemment mais pas plus éterné que ça.



Les quatre sœurs Lane qui ne sont que trois tout en étant quatre !

Elles ont su non seulement ne pas se laisser « sophistiquer » mais même pas styliser, elles ont gardé, intacte, leur fraîcheur émouvante et même parfois, ce n'en est que plus charmant, leurs gaucheries.

Tout cela, les producteurs américains à qui l'on peut reprocher beaucoup de choses sauf de manquer de flair, l'ont immédiatement senti, et ils ont conçu pour elles des scénarii tout à fait spéciaux. Pas de grandes histoires, pas d'aventures fantaisistes, la vie de quatre jeunes filles, avec ses larmes, et ses rires, ses joies et ses erreurs, les visages qui passent et ceux qui restent. Il fallait même tellement que ce fut les quatre sœurs Lane, que l'une d'elles manquait — Léota restant hostile au cinéma — on dut leur adjoindre une fausse sœur : Gale Page qui, de son propre avou ne devait pas tarder au

sein de cette équipe à devenir « plus Lane que les Lane ».

Rêves de jeunesse confirme l'impression première, il leur fallait un sujet bien à elles, étant si proches du public, il fallait qu'elles laissent le public pénétrer dans l'intimité de leur vie. Filles Courageuses ensuite pour ingénieuse que soit l'affabulation, était une histoire, ne complétant l'autre alors que pour cette famille on voulait une suite — on voulait savoir ce qui arriverait, comment passeraient les années et ce qu'elles amèneraient, comment Priscilla arriverait à oublier John Garfield et si vraiment elle y parviendrait. Cette suite, ce fut *Four wives*, titre que l'on a littéralement traduit en français par *Quatre jeunes femmes*. On y voit, grandies, les admirables jeunes filles de *Rêves de Jeunesse*; leurs caractères s'affirment, marqués par les premières rencontres avec la vie; Priscilla surtout semble un instant ne jamais pouvoir surmonter, recommencer... continuer. Leur miracle, c'est de nous donner un véritable sentiment d'indiscrétion, l'impression d'être des voleurs d'intimité juchés sur un mur ou tapis derrière les planches d'une clôture et c'est là, absolument un cas dans cette industrie du cinéma.

C'est véritablement une impression rafraîchissante et il nous semble maintenant, que tout naturellement elles nous doivent accompagner dans la vie, que plus tard selon les âges de notre existence nous devons voir *Quatre mamans*, *Quatre gentilles dames*, *Quatre grand'mamans*, et puis une fois : *Quatre très vieilles dames*, et tout blancs, tout chenus, nous dirons en hochant du menton : « Te souviens-tu de Priscilla ? Quelle belle fille c'était à l'époque où nous étions de si beaux garçons ! »

M. ROD.

N'OUBLIEZ PAS...

les 12, 13, 14, 15 et 16 mars, premier spectacle des

COMPAGNONS DE LA BASOCHE



LA VIE EST BELLE.

Nous avons en France des romanciers, des essayistes, des historiens. Nous n'avons que très peu d'auteurs dramatiques. Je ne veux pas dire que c'est pour cela que Marcel Achard passe pour un des premiers, mais toujours est-il que l'auteur de *Jean de la Lune* n'a pas fait que des chefs-d'œuvre. Ses dernières pièces, *Adam* surtout, étaient assez discutables et si *Le Corsaire*, dans l'admirable mise en scène de Jouvet, contenait de très belles pages d'album et d'émouvantes scènes d'amour, il y avait également — et surtout dans cette satire mal ébauchée des meilleurs cinématographiques qui servait de cadre moderne et réaliste aux pratiques amours du Corsaire — pas mal de facilité, de travail bâclé et d'esprit superficiel.

La vie est belle est une vieille pièce, presque contemporaine, paraît-il, de ce chef-d'œuvre qu'était *Jean de la Lune*. Elle comporte trois actes, dont le premier est d'un ennui mortel, mais dont les deux autres se défendent grâce à quelques touches d'observation malicieuse et à sa philosophie rudimentaire mais spirituelle de bonne pièce d'après-digestion. L'humour est d'ailleurs obtenu sur le dos d'une catégorie de gens qui tentent périodiquement la verve des gens du monde et des écrivains à la mode : les clochards.

Aussi, si le titre est plein de promesses optimistes, disons toutefois que cette reconfortante affirmation n'est pas mise dans la bouche de jeunes garçons qui viennent d'affronter ladite vie face à face, mais elle est cachée sous les oripeaux crasseux des habitués des quais de la Seine et des bancs de squares et des asiles de nuit. Et que d'autre part celle à qui ces braves clochards apprennent ainsi la foi dans la vie n'est pas du tout une jeune fille ayant scuffert réellement dans sa chair ou dans son âme ou dans son milieu, mais simplement une petite gourgandine bourgeoise qui après s'être laissée plumer pendant des mois par un gigolo avoué et manifeste, s'aperçoit brusquement, à propos d'un billet de mille qui manque dans le « petit cadeau » de l'homme, que ledit gigolo, ô mon Dieu, ne l'aime pas..

Très peu pour nous, donc, si Marcel Achard croit nous émouvoir par le pénible

exposé des malheurs de l'héroïne — ce premier acte est d'ailleurs très mal construit, par dessus le marché —, ou nous redonner le goût de la vie par l'optimisme désabusé de ceux qui n'ont rien. Reste, pour rattraper la soirée, un acte allègrement enlevé où des cochards devisent sur leurs paillasses pour le plus grand plaisir de ceux qui retrouveront un lit bien douillet après le spectacle, plus un second acte du genre « roman populiste », qui se passe sur les quais de la Seine et où il y a d'assez jolis moments.

Le grand triomphateur de la soirée est Henri Curiol, lunaire comme jamais, désinvolte comme toujours, subtil dans tous ses effets et délicat et discret dans son humour. Ça, c'est que qu'un... Les silhouettes de clochards qui l'entourent sont bien campées, surtout par Jean Mercure qui est en même temps — quelle déchéance pour un gars de la poche ! — le flic taciturne et raisonneur et subséquemment borné du 2^e acte. Jandelyne — qui a à son actif des créations très personnelles dans les spectacles de Jean-Louis Barrault et dans le *Coup de Trafalgar* et dans d'autres pièces intéressantes encore — joue au 2^e acte un rôle de fille des quais, comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie.



Quant à Renée Saint-Cyr, elle a une très jolie ligne, une diction assez particulière, mais, hélas, elle est lente à s'émouvoir. Elle n'est pas pour peu dans l'ennui pesant qui enveloppe le premier acte et ce n'est qu'à la fin du second — après la grande scène des larmes qui, sans doute, lui est nécessaire pour se mettre en train — qu'elle commence à nous intéresser. Au 3^e, habillée en homme, elle est tout à fait charmante. Seulement voilà : il y a trois actes dans la pièce.

LA PETITE SIRÈNE.

Les marionnettes marseillaises du *Théâtre Pantom* viennent de trouver leur classique. C'est Andersen qui a fourni à O'Brady la matière féérique de son spectacle, et O'Brady y a ajouté tant de virtuosité, tant de fantaisie, tant de trouvailles scéniques, que *La Petite Sirène* sera désormais là pour démontrer aux grincheux que les marionnettes ne constituent pas un spectacle mineur, mais qu'elles sont au théâtre ce que le dessin animé est au cinéma. La petite touche magique devant laquelle s'évanouissent les conventions trop lourdes, le magnifique défilé d'imaginaires lasses d'être corsetées dans les gaines rigides de la pièce ou du film « à succès ».

On aura, certes, des critiques à faire à O'Brady. Et d'abord quant à son texte où l'appareil photographique de Pantom prend trop souvent la place de la baguette magique d'Andersen, et où l'humour aussi, n'est pas toujours de premier choix. Mais cela n'empêche pas d'applaudir frénétiquement les mille perles qui jalonnent ce délicieux spectacle : la tempête et le naufrage, la scène chez la sorcière, etc.

Nous avons déjà dit comment la musique de Mytyl Fraggi et les poupées de Régine Vincent (qu'on aurait aimées pourtant plus irréelles et plus poétiques) et les voix et les mains de Sylvia Bataille et d'O'Brady et de leurs compagnons se compètent pour l'harmonie du spectacle. Ajoutons que celui-ci est suivi de plusieurs danses nouvelles, où il y a une extraordinaire démonstration à mains nues sur un motif de Ravel, et une très jolie danse inspirée de « Laidronnette » du même Ravel, et pour laquelle Mme Véra Idelson-Labusquière a façonné deux magnifiques petites poupées. Léc SAUVAGE.

GAINES - CORSETS
SOUTIEN - GORGE
CEINTURES MEDICALES
"SULVA"
Modèles de Paris
Luce FOURNEAU
38, rue Saint-Ferréol
1^{er} étage
Téléph. Dragon 01-76
MARSEILLE

L'AUTRE

RENVERSE LES ROLES...

Le ménage et... l'autre, ce fut, des années durant, — des dizaines d'années durant — le sujet presque unique du théâtre français; on le mit à toutes les sauces, de la plus grave tragédie au vaudeville hilare, en passant par la comédie psychologique. Il fut une époque où le cinéma, puisant ses inspirations dans le répertoire, et abandonnant les grands espaces ou le sens du mystère adopta également le trio classique, cela nous valu quelques belles œuvres, excessivement peu et énormément de navets.

Or voilà que d'Amérique le « couple à trois » comme disait un chansonnier, nous revient, mais tellement transformé qu'il est à peine reconnaissable; les Américains ont au plus haut point cette faculté précieuse, au cinéma surtout, de voir les plus vieux sujets d'un œil absolument neuf et libéré de toute idée préconçue. Tout d'abord, ils ont modifié la vieille trinité: « Lui, la femme et l'amant »; l'autre est devenu une femme et cela déjà nous déconcerte, quoique dans *Dodsworth* le problème était déjà vu sous cet angle et traité dans cet esprit. Pour eux ce n'est pas là une tragédie de cour d'assises, ce n'est pas non plus une grande farce à plaisanteries équivoques, c'est un fait humain, sérieux, grave même, sobrement conté.



Carole Lombard et Cary Grant dans L'Autre

Le metteur en scène, John Cromwell en outre a su « revoir » son sujet mais aussi « revoir » ses interprètes sans s'inquiéter de ce qu'ils pouvaient être auparavant, de leur « emploi » comme on dit au théâtre.

Ainsi Cary Grant n'est plus le garçon un peu fou, le romantique sportif et brave type, c'est l'homme encore jeune mais déjà durci par la vie, l'homme lassé par sa déception sentimentale, l'homme qui croyant trouver l'amour rencontre chez sa femme l'intrigue et l'intérêt et qui, dans une autre aventure sentimentale redécouvre toute sa fougue, son enthousiasme et l'espoir d'un recommencement. L'intrigante, c'est la douce Kay Francis, elle a toujours sa calme beauté, ses grands yeux rêveurs et nous participons d'autant plus à l'action que nous aussi nous sommes dupes, nous aussi nous sentons pour elle une sympathie irrésistible, nous aussi nous nous laissons prendre à son jeu d'apparente tendresse... alors qu'au fond elle est âpre, attachée aux questions d'argent, pour garder la fortune de son mari, elle fera tout, usera de toutes les armes contre l'autre... et cette

autre, c'est Carole Lombard, actrice à surprises; nous croyons pourtant la bien connaître et l'avions classée comme une fantaisiste débridée, la plus toquée des fantaisistes, comme disait la presse américaine. Nous découvrons en elle une femme dans toute l'acceptation du terme, une femme qui a une vie derrière elle et qui y trouve une certaine sérénité triste; comédienne subtile, belle sans affectation, elle parvient à une force passionnée irrésistible.

Il est évident que pour une comédienne « de race », la vie privée est un enrichissement continué, Carole Lombard, qui fut Mme Powell avant d'être Mme Gable a su puiser dans son expérience personnelle où se sont succédées les heures douloureuses et celles irradiées de bonheur. Quel chemin parcouru entre le personnage cocasse et charmant de *My Man Godfrey* et la création de Julie Eden, l'Autre!

Le jour où l'on écrira un article sur les batailles de femmes — moralement parlant — il y aura une belle page à écrire sur l'antagonisme Kay Francis-Carole Lombard; deux douceurs qui s'affrontent, c'est aussi violemment émouvant qu'une rixe d'hommes à coups de poings dans la figure. Mais pour que nous soyons vraiment satisfaits après ces émotions, il faut, malgré les liens officiels, que ce soit l'Autre qui gagne...

R. M. A.

LA REVUE DE L'ECRAN
 43, Boulevard de la Madeleine
 Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
 Rédacteur en Chef : Charles FORD.
 Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
 1 an : 50 frs. 6 mois : 28 frs. 3 mois : 15 frs.
 Etranger U. P. :
 1 an : 100 frs. 6 mois : 60 frs. 3 mois : 35 frs.

Autres pays :
 1 an : 125 frs. 6 mois : 70 frs. 3 mois : 40 frs.

(Chèques Postaux : A. de MASINI.
 43, bd de la Madeleine, Marseille
 C. C. 466-62)



On annonce...

— Fred Astaire a, paraît-il, momentanément quitté Hollywood pour se retirer dans sa propriété en Caroline du Sud où il désire étudier de nouvelles danses.

— Renée Saint-Cyr qui joue en ce moment *La Vie est belle* de Marcel Achard, va bientôt tourner un scénario de Marcel Achard et jouera ensuite une pièce nouvelle de Marcel Achard. Comme le souligne *Sept Jours*, tous les projets de Renée Saint-Cyr sont en rapport avec ceux de Marcel Achard.

— Reda-Caire, Edmond Ardison, René Sarvil et Armandel viennent de partir en tournée pour l'Afrique du Nord. Ils donneront des spectacles dans les principales villes d'Algérie et du Maroc.

— Betty Carter qui fut une star du cinéma muet et qui avait fondé et dirigé l'hebdomadaire *Confé-*

rences, se trouve actuellement à New-York.

— On chuchote que Danielle Darrieux, qui divorce avec Henri Decoin, va bientôt se remarier avec un millionnaire argentin.

— Voici la distribution complète de la nouvelle pièce de Pierre Rocher *Printemps Manqué* qui va être créée à Monte-Carlo : Mog Lemonnier, Aquistapace, Lucas Gridoux, Lucien Callanand et Jean Mercanton.

— Après son retour d'Afrique du Nord, Ardisson fera partie de la distribution d'un nouveau film au scénario duquel travaille en ce moment René Lefèvre.

— Faites surveiller vos Locaux Usines, Villas, Magasins, et assurez-vous contre le Vol.

CONSORTIUM MEDITERRANEEEN DE SURVEILLANCE et de GARANTIE 14, Rue Stanislas Torrents, Marseille. — Tél. : D. 75-44. Agence à Aix-en-Provence.



Roger A., Pau. — Votre lettre nous a vivement touchés et nous sommes heureux de savoir que notre Revue compte tant d'amis dévoués dans tous les coins de France. Bien sûr, les abonnements sont toujours les bienvenus! Quant à la création d'une section du Ciné-Club, voyez ce que nous avons dit pour d'autres villes: il faut d'abord grouper un nombre d'adhérents suffisant pour que la section soit viable.

Raoul P., Marseille. — Pour l'activité du Ciné-Club, lisez la rubrique qui lui est spécialement consacrée. Non, on n'y forme pas de futurs acteurs, ce n'est pas notre rôle. Nous essayons simplement d'établir un contact direct entre les artistes et le public, et de développer d'autre part l'information et la critique cinématographiques données dans *Ja Revue*. Marc Allégret est à Nice en ce moment, nous pouvons donc lui faire suivre des lettres.

Jean M., Béja, (Tunisie). — On n'entre pas dans la « carrière du cinéma », comme vous dites, de la même façon qu'on se présente à un concours de commis des P.T.T. Des renseignements sur cette

arrière? Mais chaque numéro de la Revue de l'Ecran vous en donne, par ses biographies d'artistes, ses reportages de studios, etc... Attendez qu'on tourne à Alger, puisqu'il en est question, vous pourrez essayer de la figuration. Mais vous aurez bien des déboires...

René S., à Saint-Hippolyte-du-Fort. — Très bien, vos mots croisés, mais trop de cases noires. Nous pensons tout de même avoir bientôt l'occasion de les passer. Que pensez-vous de ceux que nous donnons actuellement?

Simone A., Port-de-Bouc. — Passez nous voir quand vous serez à Marseille, mais ne comptez pas sur trop d'encouragements de notre part. Des décisions comme les vôtres sont très fréquentes, mais il faut singulièrement de cran pour les mener à bout. Mireille Ballin est en effet mariée avec Tino Rossi. Cela vous intéresse? Quand à Yvonne Printemps, elle a l'âge qu'elle paraît... Comme tout le monde d'ailleurs.

Pavia Sauvcur, à Chébli (Algérie). — Nous avons bien reçu votre cotisation du Club, et transmis votre lettre à Charles Vanel.

A Paris

— La société de production franco-allemande « Continental-Films » dont Alfred Grever est le directeur, vient de compléter son programme de production pour le proche avenir. Maurice Tourneur, Marcel Pagnol, Marcel Carné, Christian Jaque, Henri Decoin, Léo Joannon, Maurice Gietze et Georges Lacombe sont engagés comme metteurs en scène pour réaliser des scénarios écrits ou adaptés par Georges Clouzot, Stanislas-André Steeman, Pierre Véry, Charles Spaak, Michel Duran, Albert Valentin, André Cayatte, André Legrand, Jean-Pierre Feydeau, André-Paul Antoine, Jean Aurenche et Jean Lec. Parmi les principaux artistes engagés figurent Danielle Darrieux, Edwige Feuillère, Renée Faure, Harry Baur, Raimu, Fernandel, Pierre Fresnay, Raymond Rouleau, Robert Le Vigan.

La réponse du n° 375 B vous était en effet destinée, Jean-Pierre Aumont n'a pas trente ans. Il vient de faire une tournée de théâtre en zone libre avec « Trois et Une », de Denys Amiel. Quant à savoir s'il est « très sympathique », c'est à ses spectateurs à juger, non à nous. Victor Francon, aux dernières nouvelles, est en Amérique. Nous prévoyons l'édition de photographies d'artistes, mais nous n'avons ni scénarios, ni biographies à vendre. Nous parlerons certainement de vos artistes préférés selon l'actualité.

Henri E., Cannes. — Nous faisons l'impossible pour remédier aux irrégularités que vous nous signalez dans le service de la Revue, mais cela ne dépend pas toujours de nous. Quant à votre liste d'adresses, nous la rechercherons pour voir quelle suite y a été donnée. L'adhésion au Club est de 10 francs par mois, cinq francs pour les abonnés. Nous envisagerons la création d'une section à Cannes quand nous y aurons un nombre suffisant d'adhérents en vue. Alors, vous comprenez ce qu'il vous reste à faire! Quand à l'article sur Pierre Blanchard que vous réclamez, vous voyez que vous ne l'aurez pas trop attendu!

L.-A. B. à Nice. — Charles Boyer s'est parfois doublé lui-même dans la version française de ses films américains, mais en général c'est René Fleur qui lui prête sa voix. Il est même arrivé que dans un même film Boyer sonorise certaines scènes et Fleur les autres. Vous avez raison, Françoise Rosay était bien à Nice au moment de votre lettre, mais elle jouait à Genève lorsque nous avons passé la nouvelle. Les trains ont beau être raréfiés, il y en a encore!

Une initiative

Les frères Jean et Paul Pichonnier, dont nous avons relaté la belle activité en Belgique (numéro du 21 novembre dernier), s'appretiennent à fonder, à Paris, un studio et un laboratoire qui traitent à la disposition des jeunes cinéastes tout ce dont ils peuvent avoir besoin pour la réalisation de films de court métrage: appareils de prises de vues, de son, enregistrement, mixage, etc...

Les frères Pichonnier comptent également s'occuper de façon détaillée des films de 16 mm. Evidemment l'installation de ce studio et de l'outillage demandera du temps, d'autant plus que les deux cinéastes devront réinstaller à Paris tout le matériel qu'ils utilisaient depuis près de quatre ans à Bruxelles. Toutefois, les frères Pichonnier qui vont bientôt quitter le Midi espèrent mettre toute leur affaire sur pied au début de l'automne.

Au comité d'organisation de l'industrie cinématographique

M. Raoul Ploquin, directeur responsable du Comité d'organisation de l'industrie cinématographique vient de nommer M. Bernard Costa de Beauregard, chef de centre pour la région du Midi, avec siège principal à Marseille et siège annexe à Nice, aux studios de la Victorine.

Notre collaborateur Edmond Epardaud est chargé de la propagande et des rapports avec la presse.

PETITES ANNONCES

Les petites annonces sont reçues exclusivement à nos bureaux, où l'annonceur devra justifier personnellement de son identité.

La ligne de 33 lettres, espaces au signes.
 Demandes d'emploi: 4 Frs.
 Autres rubriques: 7 fr. 50.

*

Sommes acheteurs: tous ouvrages et publications sur le cinéma. Ecrire à La Revue qui transmettra. (30)

A LA REDONNE, bord mer immédiat, très belle vue sur rade, superbes lots boisés de pins 500 à 900 m², 30 frs le m², à partir de 2.500 cpt. Aut. 24-4-0, Mazeau, 45, Longchamp.

A PETIT BOSQUET, près tram, 2 p. libres et 8 p. loués net 3.400, Joli jardin. Px 100, Mazeau, 45, Longchamp.

A BONNEVEINE, près tram, vue sur mer, 7 p. et 2 p. garage jardin 470 m². Px 175, Mazeau, 45, Longchamp. (33)

TIMBRES-POSTE achète collections vieilles lettres, au comptant. Paye très haut prix. Rostan, 6, quai Rive-Neuve, Marseille.

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE

MARSEILLE

ALCAZAR, 42, cours Belsunce. — Paris-New-York, Mlle ma Mère.
ALHAMBRA, St-Henri. — Le Ruisseau.
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — Je suis un criminel, Joyeux compères.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Trafic d'hommes, Mission dangereuse.
ARTISTICA, 12, bd Jardin-Zoologique. — Emporte mon cœur.
BOMPARD, 1, boul. Thomas. — Les musiciens du ciel, A Caliente.
CAMERA, 112, La Canebière. — Variétés.
CANET, r. Berthe. — En prise directe, Cadets américains, Feu.
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.
CASINO, Mazargues. — Taverne de la Jamaïque, Cavalier de l'ouest.
CASINO, St-Henri. — Programme non communiqué.
CASINO, St-Louis. — Arizona Bill, Mystère maison blanche.
CASINO, St-Loup. — Coqueluche de Paris, Mon copain le roi, Trag. forêt rouge.
CENTRAL, 90, r. d'Aubagne. — Le lien sacré, Le joyeux bandit.
CESAR, 4, pl. Castellane. — Mlle et son bébé, Légions d'Arizona.
CHATELET, 3, av. Cantini. — Programme non communiqué.
CHAVE, 21, boul. Chave. — Au service de la loi, Visages de femmes.
CHEVALIER-ROZE, rue Chev.-Roze. — Quatre de l'infirmerie.
CHIC, Belle-de-Mai. — Les deux gosses.
CINEAC, P. Marseillais, 74, Canebière. — L'Intruse, Actualités.
CINEAC P. Provençal, c. Belsunce. — Autour d'une enquête, Actualités.
CINEO, St-Barnabé. — Le veau gras, La marque fatale.
CINEVOG, 36, La Canebière. — Les Conquérants, Une bonne blague.
CINEVOX, boul. Notre-Dame. — L'Entraineuse, Visite nocturne.
CLUB, 112, La Canebière. — Quatre jeunes femmes, Miss Pacific.
COMEDIA, 60, r. de Rome. — Programme non communiqué.
COSMOS, L'Estaque. — Moulins rouges, Pirates du ciel.
ECRAN, La Canebière. — L'inconnue du palace, Toute la ville en parle.
ELDO, 24, pl. Castellane. — Vautours de la jungle, Grey contre X...
ETOILE, 21, boul. Dugommier. — Le Micoche, Danseur du dessus.
FAMILIAL, 46, ch. de la Madrague. — Deux femmes, Ramuntcho.
FLOREAL, St-Julien. — La vie d'une autre, Sur la pente.
FLOREOR, St-Pierre. — Regain.
GLORIA, 46, qu. Mar.-Petain. — La grande ville, Au soleil de Marseille.
GYPTIS, 10, rue St-Claude. — Parade des ondes, Voyage de nocé.
HOLLYWOOD, 38, rue St-Ferréol. — Programme non communiqué.
IDEAL, 335, rue de Lyon. — Le Chevalier sans armure, Circuit de la mort, Vivent les étudiants, Son dernier combat.
IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Chien des Baskerville, Retour Cisco Kid.
LACRYDON, 12, qu. du Port. — Prisionnier de Zenda, Rivière des hommes perdus.
LENCHÉ, 4, pl. de Lenché. — La marraine du régiment.

LIDO, Montolivet. — Un envoyé très spécial, Homme à l'héliotrope.
LIDO, St-Antoine. — Nuits de bal, Accusé assis.
LUX, 24, boul. d'Arras. — La fiancée du Cheik, Nuits blanches St-Petersbourg.
MADELEINE, 36, av. Maréchal-Foch. — Cavalcade d'amour.
MAGIC, St-Just. — Ma femme et mon patron, Narcisse.
MAJESTIC, 53, rue St-Ferréol. — Quatre jeunes femmes, Miss Pacific.
MASILIA, 20, rue Caisserie. — Nord-Atlantique, Jeux de dames.
MODERN, La Pomme. — Programme non communiqué.
MODERN, Plan-de-Cuques. — Programme non communiqué.
MONDAIN, 166, boul. Chave. — Feu, Joyeuse aventure.
MONDIAL, 150, ch. Chartroux. — La vierge folle, Hula, fille de la brousse.
NATIONAL, 21, bd National. — Belle étoile.
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. — La Fille du puisatier.
NOVELTY, au Port. — Règlement de comptes, Justiciers Far-West.
ODDO, bd Oddo. — Tourbillon de Paris, Pirates du ciel.
ODEON, 162, La Canebière. — Sur scène : C'est tout le midi.
OLYMPIA, 36, pl. J.-Jaurès. — Le drame de Shanghai, Amour en cage.
PALACE St-LAZARE. — L'insoumise, Accord final, Ho-Fang pirate, Justiciers F.-West
PATHE-PALACE, 110, La Caneb. — La Cité des Lumières, Sur scène : Jo Bouillon.
PHOCEAC, 38, La Canebière. — Tricoche et Cacolet, Toujours les mêmes qui poient.
PLAZA, 60, boul. Oddo. — Port-Arthur, Sa bonne étoile.
PRADO, av. Prado. — Richard le téméraire, Et la parole fut.
PROVENCE, 42, boul. Major. — Charrette fantôme, La douairière et les gangsters.
QUATRE-SEPTEMBRE, pl. 4-Septembre. — L'émigrante, Le fouet vengeur.
REFUGE, r. du Refuge. — Programme non communiqué.
REGENCE, St-Marcel. — Programme non communiqué.
REGENT, La Gavotte. — Les rois de la gaffe, le chant du printemps.
REGINA, 209, av. Capelette. — Sur parole, Le Ruisseau.
REX, 58, r. de Rome. — Retour au paradis, Le grand élan.
REXY, La Valentine. — Récit de corail, Quand les femmes se taisent.
RIALTO, 31, r. St-Ferréol. — Au revoir M. Chips, Faux témoins.
RIO, L'Estaque-Riaux. — Le prince X., Sous le masque.
RITZ, St-Antoine. — La bataille de l'or, L'héritière vagabonde.
ROXY, 32, r. Tapis-Vert. — La malle de Singapour, Richard le Téméraire.
ROYAL, 2, av. Capelette. — Cadets de la mer, L'amour frappe André Hardy.
ROYAL, Ste-Marthe. — Tempête sur l'Asie, Comme sur des roulettes.
SAINT-THEODORE, r. Dominicaines. — Ch. Chan à Honolulu, Deanna et ses boys.
SPLENDID, St-André. — Mascotte de la marine, Petite princesse.
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. — Trois camarades, Vrai coupable.
STAR, 29, rue de la Darse. — Hollywood-Hôtel, Bureau des épaves.
STUDIO, 112, Canebière. — Le grand élan.
TIVOLI, 33, rue Vincent. — Le fauve, Rocamboles.
TRIAXION, St-Jérôme-La Rose. — Le gorille, Cessez la torture.
VARIETES, rue de l'Arbre. — L'étrange M. Victor, Le Rayon du diable.
VAUBAN, r. de la Guadeloupe. — Richard le Téméraire, La Mousson.

ÉCHOS

— Le célèbre tragédien Albert Lambert vient de mourir à Paris. Avant l'autre guerre, il avait fait quelques apparitions à l'écran, entre autres dans le film *Le Baiser de Judas*, aux côtés de Mounet-Sully et d'Albert Dieudonné, jeune débutant à l'époque, qui jouait le rôle de Saint Jean.

— Le nouveau film franco-espagnol d'André Hugon dont le titre définitif n'est pas encore choisi aura pour interprètes : Imperio Argentina, Marguerite Moreno, Carmen Romero, Harry Baur, Pierre Larquey, Alcover, Pau Cambo, Raphaël Médina et Enrique Gullart. Les extérieurs seront tournés en Espagne, les scènes de studio à Nice, dans des décors de Jaquelux.

PIANOS - HARMONIUMS
VENTES - REPARATIONS
 Crédit 12 mois
 Achat - Echange
ATELIERS ORGANEX
 105, Rue Consolat - Marseille

— Milly Mathis, Armand Bernard et Jacques Lerner parcourent la zone libre avec la pièce de Jean de Létraz Bichon.

— Louis Juvet n'a pas terminé le film *L'Ecole des Femmes* qu'il tournait en Suisse. Les prises de vues sont interrompues car la troupe de Juvet a dû commencer sa tournée en France.

— Michel Simon va reprendre le rôle de Scarpià dans la *Tosca*. Ce film dont les prises de vues avaient commencé en Italie, va définitivement être tourné en Suisse.

— Claude Dauphin et Jean Noëlain ont présenté leurs sketches radiophoniques au Nouveau Casino de Nice.

DIABETE
 GUERISON ASSUREE
 par les Cachets CARAGNO
 Prix: 25 fr. - Ph. BEAUCHAMP
 5, Cours St-Louis - MARSEILLE

Georges GOIFFON et WARET
 51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38 26
 Toutes TRANSACTIONS COMMERCIALES et IMMOBILIÈRES

— On prépare la réalisation de plusieurs films sur le sport. Le premier sera réalisé par Jean-Paul Paultin, le second par Marcel Ichac, l'auteur de nombreux documentaires. Les prises de vues auront lieu en Savoie. Les artistes devront obligatoirement savoir faire du ski pour être engagés.

— Pierre Nord vient de publier un nouveau roman : *Un Bastion de l'Empire*. Il convient de signaler que Pierre Nord avait d'abord écrit une nouvelle sous ce titre et qu'il a ensuite écrit le roman d'après un récit qu'il destinait au cinéma.

CHIRURGIEN-DENTISTE
 2, Rue de la Darse
 Prix modérés
 Réparations en 3 heures
 Travaux Or, Acier, Vulcanite
 Assurances Sociales

— ACHETE POSTES T. S. F. modernes à particulier. Faire offre: 22, rue Colbert (magasin vert).

Le Gérant: A. DE MASINI
 Impr. MISTRAL - CAVAILLON

La plus importante
 Organisation Typographique
 du Sud-Est
MISTRAL
 Imprimeur à CAVAILLON
 Téléphone 20.

— Dans la première quinzaine de mai, Edmond T. Gréville donnera, aux studios de La Victorine à Nice, le premier tour de manivelle d'un nouveau film avec Viviane Romance et Georges Flamant.

— On apprend de Paris la mort de l'excellent acteur Morton qui remporta, avant la guerre 1914, plusieurs grands succès à Paris et à Londres. Entre les deux guerres, il continua à interpréter maints rôles dans des opérettes et des revues. Au cinéma, il a fait quelques créations intéressantes, entre autres dans la version muette de *Knock* et, récemment, dans *Ils étaient neuf célibataires*.

MARSEILLE MOBILIER
 Les Meubles de qualité
Literie
Ameublement
Tapiserie
 65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

CABINET JANIN et C^{ie}
 Gaston JANIN, Directeur
 Gradué en droit - Expert fiscal
 Ventes et achats
 de Fonds de Commerce
 Immeubles - Villas - Propriétés
 Rédaction de tous actes
 Gérance d'Immeubles
 Conseils juridiques
 Constitution de Sociétés
 1, rue de l'Académie, MARSEILLE
 Tél. C. 58-65